

CHAPITRE XVIII

PÉTRONE À VINICIUS :

Tu vas bien mal, carissime ! Il est clair que Vénus t'a troublé l'esprit, t'a fait perdre la raison, la mémoire, la faculté de penser à quoi que ce soit, sauf à l'amour. Si tu relis un jour ta réponse à ma lettre, tu pourras te convaincre de l'indifférence de ton esprit pour tout ce qui n'est pas Lygie, comme il ne s'occupe uniquement que d'elle, y revient sans cesse, tourne au-dessus d'elle, tel un épervier au-dessus de la proie convoitée. Par Pollux ! retrouve-la donc au plus vite ; autrement, si la flamme qui te consume ne te réduit pas en cendres, tu vas te métamorphoser en ce sphinx d'Égypte qui, à ce que l'on assure, épris d'amour pour la pâle Isis, devient sourd et indifférent à tout et n'attend que la nuit où, de ses yeux de pierre, il peut contempler sa bien-aimée.

Le soir, déguise-toi pour parcourir la ville, même pour pénétrer avec ton philosophe dans les maisons de prières des chrétiens. Tout ce qui fait naître l'espérance et tue le temps est digne de louanges. Mais, par amitié pour moi, fais une chose ; puisque cet Ursus, l'esclave de Lygie, est d'une force extraordinaire, prends Croton à tes gages et ne risquez cette expédition qu'à vous trois. Ce sera moins dangereux et plus raisonnable. Étant donné que Pomponia Græcina et Lygie sont des leurs, les chrétiens ne sont pas des misérables, ainsi qu'on le croit partout ; cela n'empêche que, lors de l'enlèvement de Lygie, ils ont prouvé qu'ils ne plaisantent pas dès qu'il s'agit d'une petite brebis de leur troupeau. Aussitôt que tu apercevras ta Lygie, je sais que tu ne sauras te retenir de vouloir l'enlever sur-le-champ. Comment pourrais-tu le faire avec le Chilonidès seul ? Croton, au contraire, en viendra à bout, fût-elle protégée par dix Lygiens comme cet Ursus. Ne te laisse pas soutirer beaucoup d'argent par Chilon, mais ne le ménage pas à Croton. De tous les conseils que je puis t'envoyer, celui-ci est le meilleur.

On a déjà cessé ici de parler de la petite Augusta et de répéter que sa mort a été provoquée par des sortilèges. De loin en loin Poppée y fait allusion, mais l'es-

prit de César est occupé d'autre chose ; d'autant que — je ne sais si c'est vrai — la divine Augusta serait de nouveau dans une position intéressante et que, chez elle, le souvenir du premier enfant ne tardera guère à s'envoler. Il y a déjà quelques jours que nous sommes à Naples, ou plus exactement à Baïes. Si tu étais capable de penser à quoi que ce soit, les oreilles t'auraient tinté des échos de notre séjour ici, car, sans nul doute, on ne doit pas parler d'autre chose à Rome. Nous sommes donc venus tout droit à Baïes où, tout d'abord, le souvenir de notre mère nous a plongé dans les remords¹. Mais sais-tu où en est Ahénobarbe ? Le meurtre même de sa mère est devenu un thème pour ses vers et un motif pour des scènes tragi-comiques. Jadis, ses vrais remords trouvaient leur source dans sa poltronnerie. Aujourd'hui, certain que le monde est toujours solide sous ses pas et qu'aucune divinité ne s'est vengée sur lui, il feint le remords pour apitoyer les gens. Il lui arrive de se lever brusquement, la nuit, en affirmant que les Furies le poursuivent ; il nous réveille, regarde derrière lui, prend les poses d'un mauvais comédien dans le rôle d'Oreste, déclame des vers grecs et nous observe, pour voir si nous l'admirons. Et, naturellement, c'est ce que nous faisons, et au lieu de lui dire : « Va te coucher, pitre ! », nous nous haussons aussi au ton tragique et nous défendons contre les Furies le grand artiste.

Par Castor ! tu as pour le moins entendu dire qu'il a déjà paru en public à Naples. On a ramassé la racaille grecque de la ville et des environs : tout cela a rempli les arènes d'odeurs d'ail et de sueur si désagréables que j'ai rendu grâce aux dieux de ne pas être placé au premier rang avec les augustans, mais de rester derrière la scène avec Barbe-d'Airain. Et figure-toi qu'il avait peur ! Je t'assure, il avait réellement peur ! Il posait ma main sur sa poitrine et, en effet, je sentais se précipiter les battements de son cœur. Son souffle était haletant et, au moment de paraître, il devint jaune comme du parchemin et son front s'inonda de sueur. Il savait pourtant que des prétoriens, munis de bâtons, étaient postés à chaque banc pour stimuler, si besoin en était, l'enthousiasme des auditeurs. Mais ce fut inutile. Il n'est pas une troupe de singes des environs de Carthage qui eût su hurler comme a hurlé cette canaille. Je te le dis, l'odeur de l'ail gagnait jusqu'à la scène, et Néron saluait, portait les mains à son cœur, envoyait des baisers et pleurait. Puis, tel un homme ivre, il vint tomber au milieu de nous, derrière la scène, et s'écria : « Que sont donc tous les triomphes, en comparaison du mien ? » Et là-bas, la meute continuait à hurler et à

1. Il s'agit, bien sûr, d'Agrippine assassinée sur l'ordre de son fils Néron. (N.D.É.)

applaudir, sûre de s'attirer, par des applaudissements, les bonnes grâces impériales, des dons, des festins, des billets de loterie et une nouvelle exhibition de César le pitre. Ces ovations ne m'ont pas étonné, car jamais encore on n'avait vu chose pareille. Et lui répétait à chaque instant : « Les voilà, les Grecs ! les voilà, les Grecs ! » Il me semble qu'après une telle représentation, sa haine pour Rome a encore grandi. Néanmoins, on y a dépêché des exprès pour annoncer ce triomphe, et nous nous attendons à recevoir un de ces jours les congratulations du Sénat.

Aussitôt après le premier début de Néron, il s'est produit un accident bizarre. Le théâtre s'est écroulé ; mais le public était déjà sorti. Je suis allé sur le lieu de l'événement et n'ai pas vu qu'aucun cadavre ait été retiré des décombres. Nombreux sont ceux, même parmi les Grecs, qui voient là un signe de la colère divine, causée par la profanation de la majesté impériale ; lui prétend, au contraire, que les dieux ont prouvé leur bienveillance en prenant sous leur protection et ses chants et ses auditeurs. C'est pourquoi il a ordonné d'offrir des sacrifices et des actions de grâces dans tous les temples ; et cet incident n'a fait qu'augmenter son désir d'aller en Achaïe. Pourtant, ces derniers jours, il m'a manifesté ses craintes sur ce que pourrait en penser le peuple romain ; il a peur qu'il ne se soulève, d'abord en raison de son amour pour lui, et ensuite par crainte qu'une longue absence ne le prive des distributions de blé et des spectacles.

Néanmoins, nous partons pour Bénévent, afin d'y goûter les splendeurs, bien dignes d'un savetier, par lesquelles Vatinius veut se distinguer, et de là, sous la protection des divins frères d'Hélène, pour la Grèce. J'ai, quant à moi, remarqué une chose, c'est qu'au contact des fous, on devient fou soi-même ; bien mieux : on trouve aux folies un certain attrait. La Grèce et ce voyage avec accompagnement de mille cithares, cette sorte de marche triomphale de Bacchus escorté de nymphes et de bacchantes couronnées de myrtes verdoyants et de pampre, ces chariots traînés par des tigres, ces fleurs, ces thyrses, ces guirlandes, ces cris d'« Évohé ! », cette musique, cette poésie, et toute l'Hellade qui applaudit, tout cela est déjà très bien, mais nous nourrissons des projets plus audacieux encore. L'envie nous prend de fonder quelque féerique empire d'Orient, empire des palmiers, du soleil, de la poésie et de la réalité métamorphosée en rêve, de la vie transformée en perpétuelle jouissance. Nous voulons oublier Rome et fixer le centre du monde quelque part entre la Grèce, l'Asie et l'Égypte ; vivre, non de la vie des hommes, mais de celle des dieux ; ignorer tout souci quotidien ; errer par l'Archipel, sur des galères d'or, à l'ombre de voiles de pourpre ; être, en une seule personne, Apollon, Osiris

et Baal ; nous roser d'aurore, nous dorer de soleil, nous argenter de lune ; régner, chanter, rêver... Et croirais-tu qu'ayant encore pour un sesterce de sens commun et un as de jugement, je me laisse gagner moi-même à ces idées fantasques ; et je m'y laisse gagner parce que, pour si impraticables qu'elles soient, elles ont du moins de la grandeur et de l'originalité. Un tel royaume féerique, quoi qu'on en dise, apparaîtrait dans les siècles lointains comme un rêve merveilleux. Si Vénus ne prend la figure d'une Lygie, ou tout au moins celle d'une esclave comme Eunice, et si la vie n'est pas embellie par l'art, cette existence restera vide par elle-même, avec une face simiesque. Mais ce n'est pas Barbe-d'Airain qui réalisera ces conceptions ; dans ce fabuleux royaume de la poésie de l'Orient, il ne devrait y avoir de place ni pour la trahison ni pour la mort, et en lui, sous les apparences d'un poète, réside un médiocre cabotin et se cache un plat tyran.

En attendant, voici que nous étranglons les gens pour peu qu'ils nous gênent ; ce pauvre Torquatus Silanus est déjà parmi les ombres, il s'est ouvert les veines ces derniers jours. Lecanius et Licinius n'acceptent le consulat qu'en tremblant. Le vieux Thraséas ose trop rester honnête pour échapper à la mort. Et moi, Tigellin n'a pu jusqu'ici obtenir l'ordre qui m'enjoindrait de m'ouvrir les veines ; je suis encore nécessaire, non seulement comme arbitre des élégances, mais aussi comme celui dont les conseils et le goût sont indispensables pendant le voyage en Achaïe. Je n'en pense pas moins que tôt ou tard il faudra en arriver là. Et sais-tu ce qui me préoccupe le plus ? C'est que Barbe-d'Airain n'hérite pas de cette coupe de Myrrhène que tu connais et que tu admires. Si tu es près de moi quand je mourrai, je te la remettrai ; si tu es loin, je la briserai. D'ici là, nous avons encore en réserve Bénévent et son savetier, la Grèce olympique, et le Fatum qui trace à chacun sa route dans l'inconnu.

Porte-toi bien. Prends Croton à tes gages, si tu ne veux qu'on t'arrache une seconde fois Lygie. Envoie-moi Chilonidès, où que je sois, dès qu'il aura cessé de t'être utile. Peut-être en ferai-je un second Vatinius, devant qui trembleront les personnages consulaires et les sénateurs, comme ils tremblent devant le chevalier de l'alène. Ce spectacle vaudrait de vivre encore. Quand tu auras retrouvé Lygie, mande-le-moi, que je puisse offrir à Vénus en son petit temple rond de Baïes, un couple de cygnes et un de colombes. J'ai vu récemment en songe Lygie sur tes genoux et cherchant tes baisers. Fais en sorte que ce soit là un songe prophétique. Puisse-t-il, en ton ciel, ne point y avoir de nuages, et s'il y en a, qu'ils aient la couleur et le parfum des roses ! Porte-toi bien, et adieu !

CHAPITRE XIX

Vinicius achevait à peine de lire que Chilon se glissa dans la bibliothèque sans avoir été annoncé, les serviteurs ayant reçu l'ordre de le laisser pénétrer à toute heure du jour ou de la nuit.

« Que la divine mère d'Énée, ta magnanime aïeule, Seigneur, te soit aussi propice que le fut pour moi le divin fils de Maïa !

– Ce qui veut dire ?... questionna Vinicius en se levant vivement de la table à laquelle il était assis. »

Chilon releva la tête et répondit :

« Eurêka ! »

Le jeune patricien ressentit une telle émotion qu'il fut un instant sans pouvoir articuler un mot.

« Tu l'as vue ?... finit-il par demander.

– J'ai vu Ursus, Seigneur, et je lui ai parlé.

– Et tu sais où ils sont cachés ?

– Non, Seigneur. Un autre n'eût pas manqué, par amour-propre, de laisser voir au Lygien qu'il l'avait reconnu ; un autre eût cherché à le faire jaser, pour savoir où il demeure ; ou bien il eût reçu un coup de poing qui l'eût pour jamais rendu insensible aux choses de ce monde, ou bien il eût éveillé la méfiance du géant et, cette nuit même, on eût cherché une autre cachette pour la jeune fille. Moi, Seigneur, je n'ai rien fait de semblable ; il me suffit de savoir qu'Ursus travaille près de l'Emporium, chez un meunier du même nom que ton affranchi, Demas ; et cette découverte m'a suffi, parce que n'importe lequel de tes esclaves de confiance peut le suivre le matin et trouver la cachette. Je t'apporte seulement, Seigneur, la certitude qu'Ursus étant ici, la divine Lygie est également à Rome, et aussi la nouvelle que tout fait présumer qu'elle sera cette nuit à l'Ostrianum...

– À l’Ostrianum ! Où est-ce ? interrompit Vinicius, tout prêt à y courir à l’instant même.

– C’est un ancien hypogée entre la Via Salaria et la Via Nomentana. Le grand pontife chrétien dont je t’ai parlé, Seigneur, et que l’on n’attendait que beaucoup plus tard, est arrivé : cette nuit, il doit baptiser et prêcher dans ce cimetière. Ils cachent leur doctrine et, bien que jusqu’à présent aucun édit ne l’ait condamnée, il leur faut être prudents, car le peuple les hait. Ursus m’a dit que tous, autant qu’ils sont, doivent se réunir ce soir à l’Ostrianum, où chacun doit entendre et contempler celui qui fut le premier des disciples du Christ et qu’ils appellent l’Apôtre. Et les femmes devant, comme les hommes, assister aux cérémonies, Pomponia sera peut-être seule d’entre elles à y manquer : elle ne pourrait justifier à Aulus, adorateur des anciens dieux, son absence pendant la nuit ; tandis que Lygie, actuellement sous la protection d’Ursus et des anciens de la communauté, s’y rendra certainement avec les autres. »

Vinicius, qui jusqu’alors avait vécu dans la fièvre, et à la veille de voir son espérance se réaliser, se sentit faiblir, ainsi qu’un homme au terme d’un voyage pénible. Chilon s’en aperçut et résolut d’en tirer profit :

« Il est vrai, Seigneur, que tes gens surveillent les portes et que les chrétiens doivent le savoir. Mais ils n’ont pas besoin des portes. Le Tibre n’en a pas besoin non plus, et, bien que le trajet jusqu’à l’Ostrianum soit plus long par le fleuve, on prendra la peine de faire un long détour pour voir le “grand Apôtre”. D’ailleurs, et cela ne fait pas de doute, ils ont mille moyens de franchir l’enceinte. À l’Ostrianum, Seigneur, tu verras Lygie, et si, par extraordinaire, elle ne s’y trouvait pas, Ursus y sera, car il m’a promis de tuer Glaucos. Il m’a dit lui-même qu’il y viendrait pour l’y tuer ; entends-tu, noble tribun ! Et alors, ou tu le suivras et tu sauras où demeure Lygie, ou tes hommes l’appréhenderont comme meurtrier, et, quand il sera entre tes mains, tu lui feras avouer où il l’a cachée. Ma mission est donc remplie. Un autre, ô Seigneur, prétendrait qu’il a bu avec Ursus dix canthares de vin de premier cru pour lui soutirer son secret ; un autre prétendrait qu’il a perdu avec lui mille sesterces aux *scriptæ duodecim*, ou qu’il lui a acheté ses renseignements pour deux mille... Je sais que tu m’en rembour-

serais le double. Eh bien ! une fois dans ma vie... non, je voulais dire, comme pendant toute ma vie... je resterai honnête, car je crois, d'après l'affirmation du magnanime Pétrone, que ta générosité excédera toutes mes dépenses et toutes mes espérances. »

Cependant Vinicius, en soldat qu'il était, et habitué non seulement à ne pas se départir de son sang-froid dans des éventualités quelconques, mais encore à agir, domina sa faiblesse passagère et dit :

« Ton espoir ne sera pas déçu ; mais d'abord, tu viendras avec moi à l'Ostrianum.

– Moi, à l'Ostrianum ? se récria Chilon, qui n'avait pas la moindre envie d'y aller. Noble tribun, j'ai promis de t'indiquer où est Lygie, mais non de l'enlever... Songe donc, Seigneur, à ce qu'il adviendrait de moi si cet ours lygien, après avoir mis Glaucos en pièces, s'apercevait qu'il l'a tué un peu à la légère. Ne me regarderait-il pas (à tort, du reste) comme responsable du meurtre qu'il aurait commis ? Souviens-toi, Seigneur, que plus on est profond philosophe, plus il est difficile de répondre aux questions des ignares. Et s'il me demandait pourquoi j'ai accusé le médecin Glaucos, qu'aurais-je à lui répondre ? Mais si pourtant tu me soupçonnes de te tromper, je te dirais : ne me paye que lorsque je t'aurai indiqué la maison où demeure Lygie ; aujourd'hui, ne me fais sentir qu'une parcelle de ta générosité, afin que je ne sois pas tout à fait frustré dans le cas où toi, Seigneur – que tous les dieux t'en préservent ! –, tu serais victime de quelque malheur. Ton cœur ne pourrait le souffrir. »

Vinicius prit dans un coffre appelé *arca*, posé sur un socle de marbre, une bourse qu'il jeta à Chilon.

« Ce sont des *scrupula*, dit-il. Quand Lygie sera chez moi tu en recevras une autre pareille, mais pleine d'*aureus*¹.

– Ô Jupiter ! » s'écria Chilon.

Mais Vinicius fronça les sourcils :

« On va te donner à manger ici ; ensuite tu pourras te reposer. D'ici à ce soir tu ne sortiras pas, et, la nuit venue, tu m'accompagneras à l'Ostrianum. »

1. Le *scripulum* ou *scrupulum*, petite pièce d'or, valait le tiers d'un *danar* [il s'agit sans doute du *denarius* ou *denier* (N.D.É.)] d'or ou *aureus*. (N.D.A.)

La terreur et l'hésitation se peignirent un instant sur le visage du Grec ; mais il finit par se rassurer et dit :

« Qui donc peut te résister, Seigneur ? Tiens ces paroles pour un bon augure, ainsi que les a acceptées notre illustre héros dans le temple d'Ammon. Pour moi, ces *scrupules* – et il fit sonner la bourse – font contrepoids à tous les miens, sans parler de ta société qui est pour moi un honneur et une joie. »

Vinicius, impatienté, l'interrompit pour le questionner sur les détails de sa conversation avec Ursus. Il put en déduire que, dès cette nuit, on découvrirait le refuge de la jeune fille, ou qu'on l'enlèverait elle-même en chemin, à son retour de l'Ostrianum. À cette seule pensée, Vinicius fut pris d'une joie folle. Presque certain à présent de reconquérir Lygie, sa colère et son dépit contre elle s'étaient évanouis. Pour cette joie, il était prêt à lui pardonner tous ses torts. Il ne voyait plus en elle que l'être cher et désiré ; il lui semblait l'attendre comme si elle allait revenir d'un grand voyage. Il avait envie d'appeler ses esclaves et de leur donner l'ordre d'enguirlander la maison de verdure. En ce moment, il n'en voulait même plus à Ursus et il était prêt à pardonner tout à tous. Chilon, qui, en dépit de ses services, lui avait toujours inspiré de la répugnance, lui sembla pour la première fois un personnage amusant et peu banal. Enfin, la maison lui parut plus gaie ; ses yeux et son visage se rassérénèrent. De nouveau il sentit rayonner en lui la jeunesse et la joie de vivre. Ses souffrances de naguère ne lui avaient pas permis de sentir assez combien il aimait Lygie. Il le comprenait seulement à présent que renaissait en lui l'espoir de la ravoir. Sa passion pour elle s'éveillait comme s'éveille au printemps la terre réchauffée par le soleil, mais elle était à présent moins aveugle, moins sauvage, plus joyeuse et plus tendre. Il se sentait plein d'énergie et était certain que, du moment où de ses propres yeux il reverrait Lygie, tous les chrétiens de l'univers entier, et César lui-même, ne pourraient plus la lui enlever.

Encouragé par cette bonne humeur, Chilon lui-même reprit la parole et se mit à donner des conseils : à son avis, la partie n'était pas encore gagnée. Il fallait agir avec prudence sous peine de tout compromettre. Il suppliait Vinicius de ne pas enlever Lygie à l'Ostrianum même. Ils s'y rendraient en manteau, le capuchon rabattu sur la tête et se borneraient à observer, de quelque coin

obscur, tous les assistants. Lorsque enfin ils découvriraient Lygie, le mieux serait de la suivre à distance, de remarquer la maison où elle entrerait et, le lendemain à l'aube, de cerner sa demeure et de la prendre de jour. En sa qualité d'otage et comme, à vrai dire, elle appartenait à César, tout cela pourrait être fait sans crainte de violer les lois. Et, au cas où ils ne la trouveraient pas à l'Ostrianum, ils suivraient Ursus et le résultat serait le même. On ne pouvait se rendre au cimetière en trop grand nombre, sous peine d'attirer l'attention des chrétiens, qui éteindraient toutes les lumières, comme ils l'avaient fait lors du premier enlèvement, se disperseraient et se cacheraient dans les refuges connus d'eux seuls. Mais il ne serait pas mauvais de s'armer, ou, mieux encore, de se faire accompagner de deux hommes vigoureux et fidèles, qui leur prêteraient main-forte en cas de besoin.

Vinicius reconnaissait la justesse de ces observations ; se rappelant aussi les conseils de Pétrone, il donna l'ordre à ses esclaves d'aller lui chercher Croton. Chilon, qui connaissait tout le monde à Rome, fut pleinement rassuré quand il entendit le nom du fameux athlète dont maintes fois il avait apprécié la force au cirque. L'aide de Croton lui faciliterait singulièrement la conquête de la bourse garnie d'*aureus*.

Il se trouvait donc dans ces heureuses dispositions quand l'intendant de l'atrium vint l'appeler pour qu'il se mît à table ; et, sans perdre un coup de dent, il raconta aux esclaves comment il procurait à leur maître un onguent merveilleux : il suffisait d'en enduire les sabots des plus mauvais chevaux pour que ceux-ci devançaient de beaucoup tous les autres. Cette recette lui venait d'un chrétien, car les chrétiens âgés sont plus experts en sortilèges et en miracles que les Thessaliens eux-mêmes, bien que la Thessalie soit célèbre pour ses sorcières. Les chrétiens ont en lui une confiance aveugle ; et d'où lui vient cette confiance ? Celui-là le devinera aisément, qui connaît la signification du poisson. Et, tout en parlant, il scrutait avec attention les physionomies des esclaves, avec l'espoir de trouver parmi eux un chrétien à dénoncer à Vinicius. Trompé dans cet espoir, il se mit à manger et à boire très copieusement, en prodiguant ses louanges au cuisinier et l'assurant qu'il tâcherait de le racheter à Vinicius. Toutefois, une unique pensée troublait sa gaieté : cette nuit, il lui faudrait

aller à l'Ostrianum ; mais il se rassurait en songeant qu'il s'y rendrait déguisé, dans l'obscurité, et en compagnie de deux hommes dont l'un était par sa force le dieu de Rome entière ; et l'autre un patricien occupant de hautes fonctions militaires.

« Si même on découvre Vinicius, raisonnait-il, on n'osera porter la main sur lui ; en ce qui me concerne, bien malins seront ceux qui verront seulement le bout de mon nez. »

Puis il se remémora sa conversation avec l'ouvrier, et ces souvenirs le rassurèrent davantage encore. Il ne doutait plus que cet ouvrier fût Ursus. D'après les dires de Vinicius et des esclaves qui avaient escorté Lygie à sa sortie du palais de César, il connaissait la force herculéenne de cet homme. Il n'était donc pas surprenant qu'Euricius le lui eût désigné quand il lui avait demandé des hommes d'une grande vigueur. D'ailleurs, quand il avait fait allusion à Vinicius et à Lygie, le trouble et la colère de l'ouvrier ne lui avaient laissé aucun doute et prouvé combien cela le touchait de près. L'ouvrier avait dit également qu'il se repentait d'avoir tué : or, Ursus avait tué Atacin. Enfin, le signalement correspondait exactement avec ce que lui en avait dit Vinicius. Un doute unique pouvait naître de la différence des noms. Mais Chilon savait déjà qu'au baptême les chrétiens reçoivent un nouveau nom.

« Si Ursus tue Glaucos, se disait Chilon, c'est tant mieux ; et s'il ne le tue pas, ce sera également bon signe, car cela prouvera que les chrétiens ne se décident pas facilement au meurtre. J'ai fait passer ce Glaucos pour le propre fils de Judas et comme prêt à livrer tous les chrétiens. J'ai été si éloquent qu'une pierre même en eût été touchée et eût promis de choir sur la tête de Glaucos ; et cependant, c'est à peine si j'ai pu décider cet ours lygien à lui mettre la patte dessus... Il hésitait, parlait de sa grande tristesse et de son grand repentir... Évidemment, ce n'est pas dans leurs habitudes. On doit pardonner les offenses qu'on a subies et il n'est pas tout à fait permis non plus de venger les offenses faites aux autres : *ergo*, tu ne risques pas beaucoup, Chilon. Glaucos ne se vengera pas... Si Ursus ne le tue point, pour un crime aussi considérable que de trahir tous les chrétiens, il te tuera encore moins pour un crime aussi minime que d'en avoir trahi un seul. D'ailleurs, aussitôt que j'aurai indiqué à ce sauvage tourterreau passionné le nid de la colombe, je m'en laverai les mains et retournerai à

Naples. Il est question aussi chez les chrétiens de certain lavage des mains : c'est sans doute pour eux un moyen de terminer une affaire. De braves gens, ces chrétiens, et on en dit tant de mal ! Ô dieux ! voilà donc la justice sur la terre ! Vraiment, elle me plaît, cette religion, une religion qui ne permet pas de tuer. Mais, si elle défend le meurtre, il est probable, en revanche, qu'elle n'autorise pas davantage le vol, la tromperie, le faux témoignage. Aussi, on ne saurait dire qu'elle est facile à suivre. À coup sûr elle enseigne, non seulement de mourir honnêtement, ainsi que le conseillent les stoïciens, mais aussi de vivre honnêtement. Si jamais j'amasse assez d'argent pour m'acheter une maison comme celle-ci, avec autant d'esclaves, peut-être me ferai-je chrétien pour aussi longtemps qu'il me conviendra. Le riche peut tout se permettre, même la vertu... Oui ! c'est une religion pour les riches, et je ne parviens pas à comprendre pourquoi tant de ses fidèles sont pauvres. Quels avantages y trouvent-ils ? Et pourquoi tolèrent-ils que la vertu leur lie les mains ? Il faudra que j'y réfléchisse un jour. Pour l'instant, sois loué, Hermès, de m'avoir aidé à retrouver ce blaireau ! Si tu l'as fait en vue des deux blanches génisses jumelles aux cornes dorées, je ne te reconnais plus. Sois honteux, vainqueur d'Argus ! toi, le dieu si sagace, tu n'as donc pas prévu que je te roulerais ! En revanche, je t'apporte en sacrifice ma reconnaissance, et si tu lui préfères deux bêtes, tu en es toi-même une troisième ; dans ce cas, tu devrais être plutôt un berger qu'un dieu. Au surplus, fais attention que, philosophe, je ne vienne à démontrer aux hommes que tu n'existes pas du tout et que personne alors ne t'apporte plus aucun sacrifice. Avec les philosophes, vois-tu, il vaut mieux faire bon ménage. »

Ainsi devisant avec soi-même et avec Hermès, Chilon s'étendit sur le banc, plaça son manteau sous sa tête et, dès que les esclaves eurent desservi la table, s'endormit. Il ne se réveilla, ou plutôt on ne le réveilla, qu'à l'arrivée de Croton. Il se rendit alors à l'atrium et contempla avec plaisir la puissante carrure du laniste, l'ex-gladiateur, qui semblait remplir de son corps tout l'atrium. Croton avait déjà débattu le prix de l'expédition et disait à Vinicius :

« Par Hercule ! tu as bien agi, Seigneur, de me faire appeler aujourd'hui, car demain, je pars pour Bénévent où, sur l'invita-

tion du noble Vatinius, je dois lutter devant César avec un certain Syphax, le plus fort de tous les nègres que l'Afrique ait jamais produits. Tu peux t'imaginer, Seigneur, les craquements de son épine dorsale entre mes bras ; en outre, je lui casserai de mon poing sa mâchoire d'ébène.

– Par Pollux ! répliqua Vinicius, je suis certain que tu le mettras à mal.

– Et bien tu feras, approuva Chilon. Oui !... casse-lui en outre la mâchoire ! C'est une excellente idée et un exploit digne de toi. Je suis prêt à parier que tu lui démoliras la mâchoire. Mais, en attendant, ne manque pas de frotter tes membres avec de l'huile, mon Hercule, et de te ceindre solidement, car tu peux avoir affaire à un vrai Cacus. L'homme qui protège cette jeune fille désirée par le noble Vinicius est doué, paraît-il, d'une force extraordinaire. »

En parlant ainsi, Chilon n'avait pour but que de stimuler l'amour-propre de Croton. Vinicius appuya :

« Oui, je ne l'ai pas vu, mais on dit qu'il saisit un taureau par les cornes et le traîne où bon lui semble.

– Oh ! » s'exclama Chilon, qui n'imaginait pas qu'Ursus fût aussi fort.

Mais Croton sourit avec dédain :

« Je me fais fort, noble Seigneur, dit-il, de saisir, de cette main que voilà, qui tu me désigneras, et de cette autre, de me défendre contre sept Lygiens comme lui, et enfin de t'apporter chez toi la jeune fille, quand bien même tous les chrétiens de Rome, comme des loups calabrais, se mettraient à mes trousses. Si j'y manque, qu'on me donne les verges dans cet impluvium.

– Ne te laisse pas faire, Seigneur, se récria Chilon, on nous lancera des pierres, et alors, à quoi nous servira toute sa force ? Ne vaut-il pas mieux s'emparer de la jeune fille quand elle sera rentrée chez elle et ne pas l'exposer, ainsi que nous ?

– C'est ainsi que je l'entends, Croton, dit Vinicius.

– C'est toi qui payes, à toi d'ordonner ! Souviens-toi seulement, Seigneur, que je pars demain pour Bénévent.

– J'ai cinq cents esclaves rien que dans la ville », répliqua Vinicius.

Puis il leur fit signe de se retirer un moment et se rendit dans sa bibliothèque, où il écrivit à Pétrone :

« Chilon a retrouvé Lygie. Ce soir, avec lui et Croton, je vais à l'Ostriatum, où je l'enlèverai sur-le-champ, ou demain matin dans sa maison. Que les dieux te combent de leurs faveurs ! Porte-toi bien, *carissime*. La joie ne me permet pas de t'en dire davantage. »

Ayant déposé son style, il se mit à arpenter la pièce à grands pas. Outre la joie qui remplissait son âme, il bouillait d'impatience. Il se disait que demain Lygie serait déjà dans cette maison et il se demandait comment il la traiterait, tout en sentant que, si elle voulait l'aimer, il serait son esclave. Il se souvint de ce que lui avait dit Acté de l'amour de la jeune fille et il s'en attendrit jusqu'au plus profond de son cœur. Il s'agissait donc simplement à présent de triompher d'une certaine pudeur virginale, de certains vœux qu'exigeait sans doute la doctrine chrétienne. S'il en était ainsi, dès que Lygie serait dans sa maison, elle céderait à la persuasion ou à la force et devrait se dire : « C'en est fait ! » Et alors, elle deviendrait soumise et aimante.

L'apparition de Chilon interrompit le cours de ces riantes pensées.

« Seigneur, dit le Grec, voici ce qui me vient encore à l'idée. Peut-être les chrétiens ont-ils certain mot d'ordre, certaines *tessera* indispensables pour pénétrer dans l'Ostriatum ? Je sais qu'il en est ainsi dans les maisons de prières et Euricius me donna une fois une *tessera* de ce genre ; permets-moi donc, Seigneur, d'aller le trouver, de le questionner sur les moindres détails et de me munir de ces insignes, pour le cas où il en serait besoin.

– C'est bien, noble sage, répondit ironiquement Vinicius ; tu parles en homme prévoyant et tu mérites des félicitations. Va donc chez Euricius ou ailleurs, à ta guise, mais, pour plus de sûreté, laisse sur cette table la bourse que je t'ai donnée. »

Chilon, n'aimant pas à se séparer de son argent, fit la grimace. Néanmoins il obéit et sortit. Des Carines au cirque, où était située la petite boutique d'Euricius, il n'y avait pas très loin, et il fut de retour bien avant le soir.

« Voici les insignes, Seigneur, dit-il. Autrement, nous n'aurions pu passer. Je me suis renseigné exactement auprès d'Euricius sur le chemin à suivre et je lui ai dit en même temps que les insignes m'étaient nécessaires pour des amis, ne devant pas y aller

moi-même, attendu que le trajet est trop long pour un vieillard comme moi et que je verrai demain le grand Apôtre, lequel me répétera les meilleurs passages de son sermon.

– Comment, tu ne viendras pas ? Il te faut y venir, fit Vinicius.

– Je sais bien qu’il le faut, mais j’irai déguisé, ce que je vous conseille également de faire, sinon nous risquerions de laisser s’envoler les oiseaux. »

Ils firent leurs préparatifs, car la nuit approchait. Ils s’enveloppèrent de manteaux gaulois à capuchon et se munirent de lanternes ; Vinicius s’arma lui-même et arma ses compagnons de couteaux courts, aux lames recourbées ; Chilon s’affubla d’une perruque, qu’il s’était procurée en revenant de chez Euricius. Et ils sortirent, pressant le pas, afin d’arriver à la porte Nomentane avant qu’elle fût fermée.